

Fin de saison à la Philharmonie

Belle atmosphère au palais des fêtes, l'autre jour, pour le dernier concert de la Philharmonie strasbourgeoise.

Le riche programme enchaîne le *prélude des Maîtres chanteurs* de Wagner avec le *concerto pour cor n° 1* de Richard Strauss pour lequel Étienne Bardon avait invité Frédéric Hechler.

Le soliste « ouvre la chasse » sur un premier mouvement vivifiant dans lequel l'orchestre répond et soutient discrètement. Les trois mouvements se fondent, et de magnifiques thèmes doux et gracieux se dégagent, dont une splendide mélodie presque ashkénaze à la clarinette.

Le corniste, dans cette œuvre, doit sans cesse jongler entre fierté bucolique et spleen mélancolique, développant sa virtuosité dans les arpèges, sa sobriété dans les pianissimos.

La Philharmonie avait également choisi d'interpréter le magnifique *Cygne de Tuonela* de Sibelius. La légende débute avec magie, comme si l'orchestre venait de nulle part. Les cordes sont glacées, mais le cor anglais de Claude Messerer les réchauffe, dans des mélodies tonales qui traversent le temps. L'orchestre parvient à faire scintiller les harmonies aquatiques du cygne noir et le premier violoncelle finit le morceau comme une histoire en suspens.

Dans les profondeurs de l'âme

Avec la *5^e symphonie Réformation*, opus 107, de Mendelssohn, le rideau se lève sur une ferveur commune. Il y a quelque chose de discrètement tragique dans la narration, les cordes se tapissent pendant que les vents éclatent au grand jour. On croirait voir apparaître la statue du commandeur.

Dans le troisième mouvement, on descend dans les profondeurs de l'âme avec un thème aux accents hébreux. Le dernier mouvement est couronné par la citation du choral de Luther *Ein' feste Burg ist unser Gott*, qui passe à différentes voix de l'orchestre. Les hommages à Luther et à Jean-Sébastien Bach dessinent une croix : dans un axe, la verticalité du choral qui relie l'homme à Dieu et dans l'autre, l'horizontalité du contrepoint de la fugue qui unit les croyants entre eux. L'animato en accélération conduit à l'apothéose finale et le choral continue à trôner sur la cadence.

Caroline Flauss



Étienne Bardon. (Photo DNA - Alain Destouches)